



# LES ADOLESCENTS PARLENT DE LA PÉDAGOGIE FREINET

COMPTE RENDU D'UN DÉBAT  
PAR JEAN DUBROCA

Ce dossier n'est que le premier d'une série qui paraîtra au fil des mois et qui s'enrichira grâce à vous. Il a semblé intéressant de publier des conversations avec des adolescents, de tout âge et de tout milieu, de façon à donner aux éducateurs qui nous lisent une vision aussi exacte que possible des jeunes avec lesquels ils travaillent et que souvent, faute de temps, ils connaissent si mal.

Mais il est bien évident que la masse de débats, de textes libres ou d'entretiens que nous voyons surgir dans nos classes ne doit pas être laissée de côté et qu'elle constitue, au contraire, une prodigieuse source d'observations utiles à tous.

Nous souhaiterions donc que nos lecteurs nous fassent parvenir tous les documents qu'ils possèdent illustrant ces divers visages de l'adolescence que nous publierions ici régulièrement.

Nous commençons par des témoignages portant sur la pédagogie Freinet, telle que l'ont vécue des jeunes de diverses classes et en diverses disciplines. Nous pensons que ce premier dialogue donnera le ton de ce que nous voudrions voir se développer et qu'il rendra service, non seulement à nos camarades pratiquant cette pédagogie, mais aussi à tous ceux qui veulent la défendre ou la promouvoir.

# LES ADOLESCENTS PARLENT DE LA PEDAGOGIE FREINET

L'entretien dont vous allez lire le compte rendu s'est déroulé lors d'une rencontre organisée par le Groupe Girondin de l'Ecole Moderne le 15 octobre 1970. Il rassemblait :

— une douzaine d'adolescents et d'adolescentes ayant vécu pendant un ou deux ans des moments de pédagogie Freinet dans diverses disciplines et dans diverses classes (4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 1<sup>e</sup>) d'enseignements classique et moderne,

— une cinquantaine d'enseignants n'appartenant pas, pour la plupart, à l'ICEM.

Cet entretien fut l'occasion de faire un bilan lucide à travers les questions qui furent posées, à la fois pour les éducateurs et pour les jeunes qui se retrouvaient généralement, en cette rentrée, dans des classes traditionnelles.

Nous avons, dans le compte rendu, conservé le style parlé de façon à ne pas trahir la pensée des interlocuteurs.

Nous nous abstenons, pour l'instant, de tout commentaire car, s'il s'agit de témoignages dégagant certaines lignes de force de la Pédagogie Freinet, il serait prématuré de généraliser les conclusions qui apparaissent, celles-ci devant être confrontées aux opinions qui s'expriment dans d'au-

tres entretiens que nous publierons sur ce sujet.

## LES DEBUTS :

Question : *Vous avez vécu une année dans une classe pratiquant la pédagogie Freinet, au moins dans une discipline. Pouvez-vous nous parler de cette expérience ?*

J.F. 1<sup>e</sup> (1) : Le plus difficile a été d'avoir une « ambiance » décontractée et allègre. Dans les classes précédentes le problème ne se posait pas du tout : on allait au cours, on n'avait aucun contact entre nous, on repartait... La classe Freinet nous a permis de mieux nous connaître : c'est peut-être le plus important au début.

G. 3<sup>e</sup> : Après avoir subi plusieurs années d'enseignement traditionnel et une certaine éducation dans la famille, il est très difficile de ne plus se censurer, enfin... de s'exprimer. On a été habitué, de par l'enseignement que nous avons reçu, à refouler nos instincts et ce qu'on avait à dire. Le plus dur a donc été de se livrer « à fond ».

---

(1) Lire : J.F. 1<sup>e</sup> : *Jeune fille d'une classe de Première.* G. 3<sup>e</sup> : *Garçon d'une classe de Troisième.*

Question : *Qu'est-ce qui vous y a aidés ?*

G. 3<sup>e</sup> : D'abord ça a été le texte libre. Nous, qui avons été habitués à écrire sur des sujets et à qui on disait : « Vous écrivez ce que vous voulez, quand vous le voulez », nous étions bloqués. Nous écrivions bien sûr, mais nous ne dépassions pas certaines limites. Puis nous sommes arrivés à nous livrer plus complètement dans nos opinions et même dans nos problèmes personnels et cela nous a aidés à nous mieux comprendre entre nous.

Question : *Cette meilleure compréhension vient-elle du texte libre ou de l'attitude du maître ?*

G. 3<sup>e</sup> : Des deux... Un professeur qui nous ferait faire des textes libres parce qu'il a entendu dire que ça existait mais qui n'irait pas plus loin, ne nous aiderait pas car il faut avoir confiance dans la personne qui va lire le texte libre. Mais pour briser le blocage qui existait au début, il faut aussi avoir confiance, non seulement dans le maître, mais aussi dans les autres élèves de la classe devant qui on va lire.

Question : *Il y a donc une adaptation nécessaire. Ce temps d'adaptation est-il long ? Pensez-vous qu'il faille plusieurs années pour que la technique Freinet devienne, non seulement efficace, mais fructueuse ?*

J.F. 4<sup>e</sup> : Ce temps dépend des élèves lorsqu'on commence en 4<sup>e</sup>. Ceux qui sont « renfermés » arrivent difficilement à se libérer en une année.

J.F. 1<sup>e</sup> : Nous avons commencé en classe de première. Certains éléments, à cause de leur passé scolaire, n'ont pas pu s'adapter. Mais le texte libre

a permis de créer une « ambiance » dans la classe. Toutefois il faut reconnaître que tout n'allait pas bien. C'était, par exemple, toujours les mêmes qui parlaient. Si tout le monde avait commencé plus tôt, il n'y aurait pas eu de silencieux. D'ailleurs, leur nombre a diminué considérablement au cours de l'année. La technique Freinet est déjà très valable pour aider les gens à parler.

Question : *Quelle est la durée de l'adaptation ?*

J.F. 1<sup>o</sup> : On ne peut pas parler d'adaptation complète. Il s'agit plutôt d'une évolution de chacun vers la liberté d'expression. Or, cette évolution est lente, et a-t-elle une fin ?

Question : *Nous pensions aussi à adaptation « matérielle » puisqu'on sort du cadre des choses imposées et d'une certaine régularité, parfois artificielle d'ailleurs.*

J.F. 1<sup>e</sup> : Nous n'avons rencontré aucune difficulté « matérielle ». Non... Non, l'adaptation est d'ordre psychologique uniquement.

Question : *Avez-vous relevé des difficultés dans le fonctionnement de vos classes ou dans votre propre adaptation ?*

G. 3<sup>e</sup> : Une grosse difficulté de la classe est venue du passage de la méthode Freinet, qui n'est utilisée qu'une heure sur cinq, à la méthode ordinaire. Il faut alors, sans arrêt, faire face à une situation nouvelle. Pendant une heure on a droit de parler et puis après censure, rideau : il faut écouter le professeur et se taire. Cela nous a gênés car nous ne comprenions pas pourquoi on pouvait s'exprimer pendant une heure et ne pas le faire ensuite.



G. 3<sup>e</sup> : Si nous avons été gênés, les professeurs qui appliquaient les méthodes traditionnelles l'ont été aussi. Car nous n'avons pas très bien accepté de nous plier à certaines formes de discipline autoritaire. Oui : il y a eu des problèmes dans ce domaine-là.

G. 4<sup>e</sup> : Oui. C'était vrai chez nous aussi : c'est très dur de faire des exercices imposés après avoir fait une heure de pédagogie Freinet.

Question : *Cela vous a-t-il handicapés ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Non... Non car nous nous

entendions très bien entre nous. Alors nous pouvions nous aider à supporter ce qui se passait. Et puis nous faisons « bloc » : c'était même parfois amusant...

Question : *N'y a-t-il pas eu, inversement, une attitude aidante envers d'autres professeurs ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Oui, c'est arrivé. Mais c'est très difficile car bien souvent les professeurs refusent de discuter et de comprendre. Ils ont leur personnalité qui n'est souvent que de l'orgueil et ils ne veulent rien changer.

Question : *Mais n'est-ce pas là un constat d'échec car, si la méthode Freinet aboutit à un contrôle de sa personnalité à travers la liberté, elle doit fournir une possibilité de réagir de façon positive à des situations semblables à celle du professeur « imbuvable » ? En somme la méthode Freinet permet-elle de s'adapter à des situations difficiles ?*

G. 3<sup>e</sup> : Tout dépend de la manière dont on considère la méthode Freinet. Si c'est un but ou si c'est un moyen. Moi, je crois que c'est un moyen. L'enseignement traditionnel a un rôle : nous intégrer à une société. Si nous voulons changer cette société, il faut aussi changer les méthodes d'enseignement.

Question : *Ce changement ne pourra se faire que lentement, avec beaucoup de continuité et de courage. La méthode Freinet permet-elle de fabriquer des « caractères » qui pourront apporter leur pierre à un édifice long à se construire ? Votre personnalité s'est-elle développée grâce à la pédagogie Freinet ?*

J.F. 4<sup>e</sup> : Oui. Nous nous sommes trouvés face à la vie.

G. 3<sup>e</sup> : Nous avons pu confronter nos idées à celles du groupe et ainsi parvenir à les clarifier, à les consolider ou à les rejeter. On développe nos idées propres et notre personnalité, mais par rapport à la vie du groupe ; oui, c'est ça qui est intéressant ; on arrive à vivre en groupe tout en ayant notre personnalité propre. Le groupe va vers un but commun à tous mais qui est venu des idées personnelles. C'est ça qui est bon !

La méthode Freinet nous permet de consolider notre personnalité tout en ayant une vie communautaire : c'est

ça qui est intéressant. La méthode traditionnelle, au contraire, nous met dans un individualisme stupide ; avec la méthode Freinet on travaille pour soi mais aussi pour et avec les autres.

J.F. 1<sup>e</sup> : La grande différence c'est que ça nous a appris l'intérêt. Avant on travaillait pour une bonne note. Maintenant on a travaillé parce que ça nous intéressait. C'est important pour nos métiers plus tard. Et puis on arrivait à pénétrer dans des domaines qui nous étaient étrangers et très variés grâce à ce que les camarades présentaient. On arrive ainsi à avoir une culture générale qui s'appuie sur le présent comme sur le passé. Un cours traditionnel ne nous l'aurait pas donnée. Peut-être laissait-on échapper certains points du programme mais cela ne nous a pas gênés pour l'examen, car l'épanouissement de chaque personne a été possible.

Question : *Le groupe n'exerce-t-il pas, parfois, une influence « totalitaire » ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Non, car souvent se formaient des petits groupes variables. Il n'y avait donc pas de fortes pressions. Non.

G. 3<sup>e</sup> : Non. Mais le groupe bénéficiait des travaux de ces petites équipes. Et il y avait des moments où le groupe se soudait ; mais c'était surtout pour se défendre car, lorsque dans un lycée seulement deux ou trois professeurs pratiquent ces méthodes, elles sont attaquées. Et quand on a senti que le professeur et la classe, puisque c'est la même chose, étaient attaqués, là il y a eu formation du groupe dans la solidarité. Par exemple aussi, lorsqu'un camarade a eu des ennuis à cause d'un de ses articles, tous ceux de la classe, même ceux qui ne partageaient pas ses idées, l'ont défendu

car c'était une atteinte à la liberté d'expression.

Question : *L'unanimité s'est-elle faite dans la classe pour l'adoption de ces méthodes ?*

G. 3<sup>e</sup> : Il y a eu quelques élèves qui ont eu une réaction assez violente contre ces méthodes. Cela venait de l'attitude des parents qui n'approuvaient pas cette manière de faire. Mais, petit à petit, ces camarades ont évolué dans la méthode, sans s'en rendre compte puisqu'ils écrivaient des textes libres où ils disaient ce qu'ils voulaient. Ils étaient obligés de s'intégrer puisqu'ils avaient la possibilité de critiquer. Alors... ils critiquaient Freinet grâce à Freinet. C'est bien.

Question : *Cette opposition venait-elle plus du milieu familial que des individus eux-mêmes, si vous en avez noté d'autres exemples ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Non ; au niveau de la Première il me semble que ces oppositions, qui ne durent pas, viennent de la personnalité de chacun. Les opposants chez nous étaient ceux qui étaient « en retard » et un peu fermés.

G. 3<sup>e</sup> : Les parents avaient surtout peur de ce qui allait se passer car ils n'avaient jamais eu de discussion avec les enfants sur des sujets qui n'étaient plus « tabous » en classe. Cela apparaissait anormal aux parents qu'on parle en classe de ce qu'ils n'abordaient pas à la maison. Cela les inquiétait.

J.F. 1<sup>e</sup> : Ces méthodes avaient des opposants car elles dérangent la tranquillité de certains élèves qui étaient habitués à leur petite vie de fonctionnaire. Il faut se remuer et ce n'est pas « marrant ». Il y avait

des moments où ça ne marchait pas, il y avait des soupirs et on se disait : « Si nous avions un professeur ordinaire nous aurions une heure de cours et puis ce serait fini ».

Question : *N'y avait-il pas la peur de l'examen qui peut expliquer ces réticences ?*

J.F. : Oui. Il y a cela. Moi-même j'étais un peu inquiète. Mais il faut dire que nous avons toutes les possibilités de préparer l'examen. Si nous n'avons pas fait assez de dissertations, c'est de notre faute car nous préférons faire des textes libres. Mais nous n'avons pas été handicapés car nous avons trouvé une véritable culture générale que nous avons comprise car elle nous touchait de près.

Question : *Cette élève, bien qu'en première, a été reçue au Bac. E... As-tu été gênée pour passer ton examen par ce que nous avons fait ?*

J.F. : Non. Ce que nous avons fait m'a plutôt aidée, au point de vue oral surtout. Je n'avais pas fait de philo ; je n'avais lu que les trois livres qu'il faut présenter et j'avais regardé les émissions à la télévision scolaire. Mais je suis tombée sur un professeur qui m'a laissé parler sur un texte. On n'a donc pas abordé des connaissances très précises. Avec un autre ça n'aurait pas été pareil sans doute... Mais je crois que la méthode Freinet m'a permis de mieux comprendre et de mieux m'exprimer.

G. 3<sup>e</sup> : En 3<sup>e</sup>, à deux mois de l'examen, le groupe a décidé qu'il valait mieux préparer l'examen. On a donc décidé de faire tant de dictées par semaine par exemple et il y a eu plus de reçus que les pourcentages habituels. Cela montre que la classe, en étant



bien soudée, a mieux travaillé qu'une classe ordinaire.

J.F. 1<sup>er</sup> : En comparant les résultats avec une autre classe de Première, on voit qu'ils ont là, dans l'ensemble, de meilleures notes que nous. Mais enfin, l'essentiel c'est la moyenne. Et puis si on les regarde, on s'aperçoit qu'ils sont très scolaires : ils vivent repliés sur eux-mêmes, ils ne mettent jamais les pieds aux clubs ni dans des réunions extra-scolaires. Dès cinq heures, ils rentrent chez eux ; alors quand on arrive à seize, dix-sept ou dix-huit ans avec cette mentalité, ça veut dire qu'on n'inventera pas grand

chose. Ils sont tout juste bons à faire des citations. C'est déplorable.

J.F. 1<sup>er</sup> : Cette année je suis en philo avec un professeur qui essaie de nous faire vivre la philosophie et je reconnais que je suis beaucoup mieux armée pour faire de la philo, avec ce que nous avons fait l'an dernier, que mes autres camarades.

G. 4<sup>e</sup> : Nous, nous avons du mal à nous adapter en 3<sup>e</sup> car il n'y a que le professeur qui parle. Et puis surtout, il y a une séparation entre lui et nous : dès que nous parlons, nous avons tort. Il n'y a aucune communi-

cation possible. On est humilié. On retombe en enfance.

G. 3<sup>e</sup> : C'est pareil en seconde. On ne s'enrichit pas mutuellement.

G. 3<sup>e</sup> : Je suis dans une seconde technique et je pense que d'avoir fait une méthode Freinet, ça permet de mieux profiter des cours traditionnels, parce qu'on a beaucoup plus de facilités de compréhension.

G. 3<sup>e</sup> : Et puis on découvre un peu mieux la stupidité des choses, des gens et du cours magistral. On l'analyse plus facilement ; bref on sent les « marches-arrière ».

Question : *Avez-vous essayé de trouver une solution pour éviter ces reculs ?*

G. 1<sup>e</sup> : Au bout de trois semaines nous allons essayer de prendre contact avec le professeur et discuter avec lui de ce qui ne va pas puisqu'il s'étonnait que nous ne soyions pas intéressés par l'explication de textes. On va essayer de lui expliquer qu'il parle tout seul pendant près de trois quarts d'heure.

Question : *Le groupe formé l'an dernier existe-t-il cette année ?*

J.F. 4<sup>e</sup> : Non. Beaucoup, par crainte de l'examen, acceptent la façon traditionnelle de travailler.

G. 4<sup>e</sup> : Pourtant, quand on fait un texte libre, on fait de l'orthographe ?

J.F. 4<sup>e</sup> : Moi je suis sûre que le texte libre a amélioré mon orthographe.

Question : *Quelle est l'attitude, dans les classes Freinet, de ce que l'on a l'habitude d'appeler « le mauvais élève » ?*

G. 3<sup>e</sup> : Il n'y en a pas.

J.F. 1<sup>e</sup> : Il y a des élèves qui deviennent

bons car ils n'ont plus la mentalité de cancre et d'autres qui étaient de bons élèves mais qui avaient une personnalité effacée et qui continuent à l'avoir. Mais dans l'ensemble, ils deviennent meilleurs.

J.F. 1<sup>e</sup> : Oui. On a vu des élèves très effacés et qui ont produit des textes libres. C'était vraiment un miracle ! Malgré tout je crois que ça permet de dépasser cette histoire de mauvais élève puisque tout ce que nous faisons n'était pas tellement noté et chacun se sentait plus libéré et plus équilibré.

G. 3<sup>e</sup> : Si un élève est mauvais, c'est qu'il ne peut pas s'adapter à la méthode traditionnelle. Bien souvent, il est plus ou moins révolté, il ne s'adapte pas à l'autorité ni à la forme d'enseignement qu'on lui offre. Lorsqu'il arrive dans une classe où les rapports adulte-adolescent sont transformés, il peut lui-même se transformer. Et il peut passer de l'état de révolte à un état où il va réfléchir et aller plus loin qu'une simple révolte.

Question : *Qu'en est-il des élèves qui se trouvent dans des classes scientifiques ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : L'an dernier nous avons fait des dossiers sur des sujets qui nous intéressaient et que nous étudions vraiment à fond et c'était vraiment passionnant.

G. 3<sup>e</sup> : C'est la même chose qu'en français : on s'appuie sur la recherche libre.

Question : *Et dans l'enseignement technique ?*

G. 3<sup>e</sup> : Le problème est différent car dans le technique, on veut former des producteurs, pas des hommes et le

but, c'est de ne pas être O.P.3. C'est là une déchéance d'être O.P.3. Voilà ce qu'on se dit.

Question : *Est-ce une spécialité de l'enseignement technique de ne pas former des hommes ?*

G. 3<sup>e</sup> : Non, l'enseignement que l'on reçoit dans les lycées en général ne forme pas un homme.

Question : *Revenons-en au problème du mauvais élève...*

G. 3<sup>e</sup> : Oui. Moi, j'étais un mauvais élève. Enfin, ça dépend sur quel critère on se base. Si c'est avoir 9 en rédaction ou 0 en dictée, j'étais un mauvais élève... Il n'y a pas de mauvais élève en technique Freinet parce qu'il y a des élèves qui arrivent à s'exprimer librement. Il faut en aider certains mais ils y arrivent. Bien sûr si je faisais une dictée, j'aurais peut-être encore zéro : mais j'ai pu me rendre compte que pour aborder les problèmes de dissertation, j'ai plus de facilité maintenant.

Question : *Le mauvais élève est un inadapté à l'école. Il ne l'est pas dans la vie. Avez-vous conscience d'avoir brisé la barrière entre la vie et l'école ?*

G. 3<sup>e</sup> : En réalité c'est l'enseignement traditionnel qui supprime la barrière entre la vie et l'école puisqu'il fait tout pour nous intégrer à la vie qui existe. Je ne pense pas que ce soit le but de la pédagogie Freinet qui fait de nous des gens conscients, qui essaient de s'exprimer. C'est totalement à l'opposé de la vie qui nous attend.

## LES RELATIONS AVEC LES ADULTES

Question : *Quelle est votre attitude vis-à-vis de l'autorité de la famille depuis que vous avez vécu cette expérience ?*

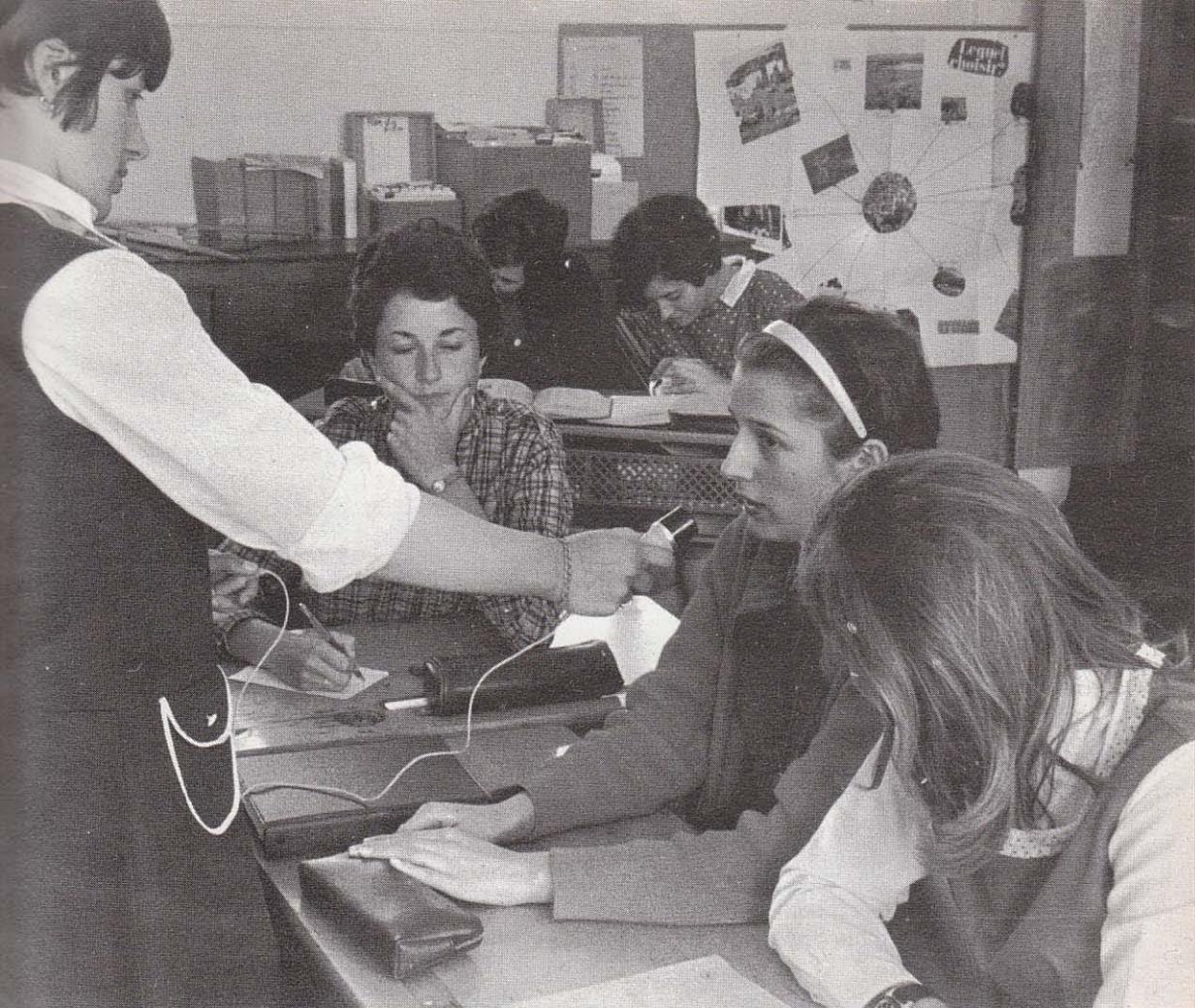
J.F. 4<sup>e</sup> : Moi, ça m'a rapproché de ma sœur qui avait pratiqué ces méthodes avant moi.

G. 4<sup>e</sup> : Pour moi l'influence a été double. Je me suis mieux entendu dans la famille avec ceux qui cherchaient des buts éloignés, un idéal quoi ! qu'avec ceux qui n'étaient préoccupés que de problèmes immédiats.

G. 3<sup>e</sup> : Moi j'ai eu et j'ai encore certains problèmes car ces techniques nous poussent à savoir ce qu'on veut faire dans la vie et ça nous permet de dégager nos principales idées, ce qui peut entraîner des conflits avec les parents qui ont leurs idées personnelles sur l'avenir de leurs enfants. Ils désirent les éduquer comme ils ont été éduqués, avec les mêmes opinions qu'eux, et chez moi cela a entraîné certaines réticences qui durent encore parce que les parents n'admettent pas facilement que les enfants aient leurs propres idées sur la vie. Et c'est là le côté affolant de la technique Freinet car elle entraîne à réfléchir constamment.

Question : *La pratique de cette pédagogie a-t-elle accentué ou diminué le divorce avec les adultes ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Mes parents étaient inquiets. Quand on n'est pas vraiment mêlé à la vie des jeunes, c'est difficile de comprendre ce qu'ils ressentent. Je crois qu'il faut que les parents aient participé à une classe ou à une réunion qui explique la pédagogie Freinet pour qu'ils puissent juger, car autrement ils ne sont pas aptes pour le



faire ; ils n'ont pas la connaissance des jeunes ni la compétence technique pédagogique qui leur permettraient d'en parler valablement.

J.F. 1<sup>er</sup> : Quand vous dites aux parents : « Aujourd'hui je suis allée faire un sondage d'opinions sur le racisme », ils ont envie de rigoler. Ils ne vous prennent pas au sérieux. Ils considèrent qu'il y a des choses plus importantes que celles qui nous intéressent. Finalement ça nous éloignerait plutôt.

J.F. 1<sup>er</sup> : Les gens sont passifs. Ils

attendent et si ça ne marche pas, ils font facilement marche arrière. On voit ainsi leur manque de courage et ça ne contribue pas à renforcer notre réciproque estime. Ils montrent qu'ils ne veulent pas faire d'effort pour que les choses nouvelles se développent dans les meilleures conditions. Or ce qu'il nous faut, c'est des gens qui aient l'esprit jeune, qui acceptent le changement. Et quand je vois des gens de trente-cinq ans ancrés dans leurs habitudes, j'ai peur que ce que j'ai fait jusqu'à maintenant

ne serve à rien. On n'est que 10% à peine à vouloir ces changements et cette faiblesse contribue à nous isoler.

G. 3<sup>e</sup> : Oui. Il n'y a pas de conflit de génération. Il n'y a qu'un conflit entre les vieux avant l'âge et les éternels jeunes. Ce sont des problèmes politiques plus que des conflits de génération. La pédagogie Freinet nous en a fait prendre conscience car elle nous permet de comparer les idées.

G. 3<sup>e</sup> : C'est beaucoup plus facile de faire passer ça pour des conflits de génération. On dit : « Ça vous passera. On a connu ça avant vous ». En réalité nous sommes pour nos parents la preuve de leur constat d'échec car bien souvent ils ont eu les mêmes aspirations que nous et puis ils se sont intégrés dans une société, celle d'aujourd'hui qu'ils ont eux-mêmes construite. Et lorsque nous faisons le procès du monde où nous vivons, c'est un peu leur procès que nous faisons...

Question : *Pensez-vous qu'une réunion d'information pour vos parents aurait été intéressante ?*

— Oui.

Question : *Et si on avait fait venir des parents dans la classe ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Je ne pense pas que ça aurait marché car il était déjà difficile de créer une « ambiance » détendue ; alors avec les parents, ç'aurait été complètement raté ! Une discussion aurait été préférable. Bien sûr, il y a ceux qui ne veulent rien changer mais beaucoup, en discutant, auraient mieux accepté la réforme.

Question : *Quelle est la réaction de*

*vos camarades auxquels vous parlez de la pédagogie Freinet ?*

G. 3<sup>e</sup> : Ça les intéresse.

Question : *Ne disent-ils pas : « C'est encore un truc pour nous avoir ? »*

G. 3<sup>e</sup> : Oui justement, parlons de ça. Certains professeurs utilisent un peu de la méthode Freinet, ce qui est intéressant : les textes libres à la rigueur, sans aller trop loin, les exposés, les enquêtes ; bref tous les bons moyens pour faire tenir tranquille une classe et pour éviter que certains événements se reproduisent. C'est un remède pour tout ce qui ne va pas actuellement. Et pour moi c'est là un grand danger. D'abord parce qu'on nous berne et parce qu'on nous cache les vrais problèmes. Je crois qu'un professeur qui veut vraiment appliquer ces méthodes doit être prêt à se remettre en question sans arrêt, à remettre en question ses méthodes et ce qu'il sait et le monde dans lequel il vit.

J.F. 1<sup>e</sup> : Personne ne s'y trompe. Dans notre lycée nous étions fort mal considérés. On nous traitait de « révolutionnaires » et de tous les noms et peut-être que cela gênait certains camarades qui pouvaient se dire : « Plus tard ne risquons-nous pas d'être repérés ? »

Parce qu'on en a fait des menaces à ceux qui voulaient passer un concours par exemple ! On leur a dit : « Vous verrez ! Je vais vous mettre un avis défavorable... » Oui, la majorité des gens nous considérait comme une classe dangereuse.

G. 3<sup>e</sup> : Moi, je suis sûr de ne pas avoir été « possédé » par le professeur parce qu'il n'y a jamais eu de limite entre le travail de classe et la vie. Il existait une vraie amitié entre nous.



On allait boire un pot ensemble. On discutait de nos idées avec un adulte. Et même si ses idées n'étaient pas les mêmes que les nôtres, on discutait, c'est ça qui est important. Pas de faire faire des exposés.

J.F. 1<sup>e</sup> : Ah ! les exposés ! Moi je trouve ça atroce : il y en a deux ou trois qui potassent une question, qui la savent bien parce que ça les intéresse et quand ils font l'exposé, beaucoup dorment car ça ressemble beaucoup trop au cours du professeur. C'est barbant. Je trouve que c'est peut-être valable en petits groupes parce qu'il

y a une discussion, un dialogue. L'exposé « exposé » est inepte.

Question : *Mais si vous ne faites que des petits groupes, toute la classe ne profite pas de ce qui a été dit. Comment faire ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Nous avons trouvé le moyen de proposer trois sujets d'exposés à la fois et chacun choisissait suivant son intérêt. Après on faisait un compte rendu. Il vaut mieux profiter d'un exposé et en sacrifier deux que s'en nuier à deux sur trois.

G. 3<sup>e</sup> : ... ou faire trois siestes !

Question : *Pourriez-vous nous parler de la correspondance ?*

Un professeur (de l'ICEM) : C'est dangereux...

Question : *Ne sommes-nous pas ici pour tout dire et de la manière la plus franche qui soit ? Alors... la correspondance ?*

J.F. 4<sup>e</sup> : Tout dépend de la classe sur laquelle on tombe. Nos correspondants, cette année, étaient un peu « bébés » et cela ne nous a guère aidés. Ils ne nous ont pas apporté grand-chose. Je crois plutôt que c'est nous qui les avons tirés. Ce n'est pas toujours facile.

Question : *Avez-vous eu l'impression d'un échec ou d'une réussite dans ce cas-là ?*

G. 4<sup>e</sup> : Moi, cette correspondance ne m'a rien apporté. Je ne crois pas qu'elle ait enrichi la classe non plus.

J.F. 1<sup>e</sup> : Chez nous c'était complètement raté. Ça ne nous a rien apporté. Et d'après les réponses que nous faisaient les correspondants, je crois que ça n'a pas été très utile pour eux. Ça tombait toujours à côté de ce que nous avions espéré. Peut-être cela venait-il de ce que c'était une classe du technique qui n'avait pas tout à fait le même état d'esprit que nous. C'était pénible : on recevait une bande, il fallait l'écouter, répondre, parler au magnétophone : oui ; c'était pénible. Ils nous envoyaient des textes libres comme ceux que nous avions tous les lundis dans notre classe : ils ne nous apportaient rien de plus. Peut-être que la correspondance peut être intéressante mais pas sous cette forme. Et puis, on doit être chauvin

car on trouvait que leurs textes libres étaient un peu idiots.

Question : *Vous avez donc mesuré la difficulté de communiquer entre des classes de 1<sup>e</sup>. Avez-vous eu, dans d'autres classes, cette même impression ?*

G. 3<sup>e</sup> : Je crois que le problème c'est de parvenir à correspondre avec une classe de même niveau, pas forcément de même âge ou de même niveau scolaire. Nous, la correspondance nous a apporté quelque chose parce que nous communiquions avec deux classes et nous avons découvert que nos problèmes étaient les mêmes en Auvergne ou en Tunisie. C'est déjà intéressant. Mais on n'est pas allé très loin...

Question : *Pourquoi n'êtes-vous pas allés très loin ?*

G. 3<sup>e</sup> : A cause de la différence de niveau entre les classes.

G. 3<sup>e</sup> : On ne sentait pas très bien non plus leur vie en Tunisie. Une bande magnétique de dix minutes ne permettait pas de les comprendre.

Question : *Alors quelles seraient les qualités que vous demanderiez à une correspondance ?*

J.F. 1<sup>e</sup> : Il faudrait d'abord bien discuter de l'organisation. Et puis donner un caractère spontané à la correspondance. Nous passions beaucoup de temps à préparer nos réponses et finalement ça n'allait pas mieux.

G. 3<sup>e</sup> : Ce qui est intéressant pour animer la correspondance, c'est le travail par groupe. Par exemple, lorsqu'on recevait un compte rendu de débat qui nous intéressait, on se mettait cinq par groupes, on discutait et puis on comparait les réponses des divers groupes.

Question : *Puisque nous avons abordé les problèmes d'organisation, pourrions-nous parler de la coopérative de la classe ? Qu'en pensez-vous ?*

G. 4<sup>e</sup> : Ce qui était difficile à organiser, c'était la discussion. Beaucoup parlaient de sujets sans importance et négligeaient les affaires sérieuses.

G. 3<sup>e</sup> : C'est le meilleur moment de la classe, cette séance de coopérative car on peut analyser l'évolution du groupe, faire le point du travail ; pour moi c'est indispensable dans une méthode nouvelle car ça apprend à s'autogérer à l'intérieur d'une classe et ça nous fait découvrir qu'il y a d'autres manières de diriger et d'organiser un groupe que celles basées sur l'autorité. Et ça, on pourra le retrouver dans la vie : puisqu'il a été possible de nous organiser de manière coopérative en classe, on pourra le faire ailleurs. Ce n'était pas seulement un entraînement pour la classe mais pour une autre forme de vie en société. Et d'abord on pourrait organiser le lycée en autogestion et pas uniquement ça.

G. 3<sup>e</sup> : On a aussi découvert les coopératives ouvrières et vu qu'une usine pouvait être organisée comme notre classe.

G. 3<sup>e</sup> : Moi, je voudrais poser une question aux professeurs qui sont là : dans quel but comptent-ils utiliser la méthode Freinet ?

— Un professeur enseignement technique : Moi, c'est très simple. Nous avons des élèves qui arrivent du BEPC et qui doivent préparer des BEP. Ils ont un programme de « vie familiale » qui est constitué par le problème des relations dans la famille, des loisirs, etc.

Question : *C'est le programme officiel ?*

Le professeur : Oui. Alors, au début de l'année, on leur distribue le programme et ils doivent y choisir trois sujets pour chaque trimestre, suivant ce qu'ils préfèrent. Or, moi, j'ai toujours énormément de difficultés pour arriver à intéresser les élèves. J'ai l'impression qu'il n'y a pas de communication entre les élèves et moi, sauf à de très rares exceptions, par exemple avec des élèves qui viennent d'un CES où ils ont pratiqué les techniques Freinet. Mais dans l'ensemble, au fur et à mesure que l'année passe, la classe s'intéresse de moins en moins à ce que nous faisons. Je suis donc en quête de méthodes qui leur permettraient de « participer » car c'est le but, c'est inscrit dans le programme ; on voudrait en faire des hommes et il faut qu'ils participent, que ça vienne d'eux. Mais pour l'instant, ça vient bien de moi, mais pas d'eux. Voilà le problème.

G. 3<sup>e</sup> : Autrement dit, ils n'ont pas pu s'adapter aux programmes officiels pendant plusieurs années et vous essayez de les faire participer.

Le professeur : Oui. Voilà. C'est cela.

G. 3<sup>e</sup> : Donc vous voulez les faire s'intégrer.

— Le professeur : Oui. Voilà. Alors on déménage la classe, on met les tables en rond, on se met en petits groupes. Je distribue des documents puisqu'inutile de vous dire que nous n'avons pas de bibliothèque. Nous n'avons rien, sauf quelques revues qui permettent de décortiquer des articles. Cette année, j'ai réussi à faire admettre par un groupe de garçons qu'on pourrait étudier la vie sociale, après avoir parlementé pendant quatre

heures. Ils s'y sont mis. J'étais contente qu'on ait trouvé un sujet. Et puis, en feuilletant les revues, ils en ont trouvé d'autres qu'on va analyser. Voilà où j'en suis. Je tâtonne.

G. 3<sup>e</sup> : Le programme officiel veut donc faire de vos élèves des gens qui participent et des citoyens.

— Le professeur : Oui. C'est ça, tout à fait.

G. 3<sup>e</sup> : Donc pour vous la méthode Freinet, ce serait un moyen...

— Le professeur : De les faire s'intégrer à la vie.

G. 3<sup>e</sup> : A quelle vie ?

— Le professeur : Quelle vie ? Bien sûr... C'est la question...

G. 3<sup>e</sup> : Voilà le problème. S'ils ne s'intéressent pas au programme officiel, c'est qu'il est complètement coupé de la vie.

— Le professeur : Ah non ! Non ; il est tout à fait dans la vie.

G. 3<sup>e</sup> : Mais ce n'est plus la vie, s'ils doivent penser telle ou telle chose parce qu'elle est marquée dans le programme.

— Le professeur : On ne leur a pas dit que c'était le programme officiel.

G. 3<sup>e</sup> : Mais si c'était eux qui choisissaient les questions à traiter, ça les intéresserait beaucoup plus.

— Le professeur : C'est eux qui les choisissent. On leur donne un cadre.

— Un auditeur, chef d'établissement : Manifestement on sent chez ces jeunes gens une résistance immédiate dès qu'il est question de programmes officiels.

G. 3<sup>e</sup> : Non. C'est parce que le programme officiel est fait par l'Education

Nationale et que l'Education nationale a un but.

— Le chef d'établissement : C'est bien ce que je disais. N'est-il pas dans cette réticence immédiate que l'on comprend fort bien, n'y a-t-il pas une autre forme de convention qui se manifeste, une autre forme d'intégration à une sorte de convention nouvelle. En fait, toute société est ambiguë et elle porte en elle les germes de sa propre critique. Je pense que ce qu'on a senti à travers vos interventions, c'est une sorte de condamnation de ce qui était officiel alors qu'à l'intérieur de ces programmes, il y a exactement les problèmes que vous vous posez. Il y a donc là un hiatus difficile : ce n'est pas sous prétexte que c'est officiel que c'est inintéressant et sous prétexte que c'est Freinet qu'il faut s'y intéresser. Je crois qu'il y a là quelque chose qui n'est pas clair.

G. 3<sup>e</sup> : Non. Mais les programmes officiels ont une certaine orientation.

— Le chef d'établissement : Non, précisément pas. Ils sont extrêmement libéraux. Mais vous les voyez mal. Tout dépend de ce qu'on veut y mettre et de la manière dont on les voit. Si, a priori, parce qu'il s'agit d'un programme fait par l'Education Nationale, on le refuse, on se prive, pour une grande partie dans l'enseignement traditionnel, de beaucoup de possibilités importantes. Méfiez-vous de ne pas rester sur la touche dans une coquetterie d'avant-garde...

G. 3<sup>e</sup> : On a une certaine réticence parce qu'on veut à tout prix contrôler notre évolution. Ce qu'on trouve de bien dans la méthode Freinet, c'est qu'on peut faire ce qu'on veut et évoluer comme on le veut, alors que dans une méthode traditionnelle, on

nous fait évoluer dans le sens que le Ministère a choisi.

— Le chef d'établissement : Qu'est-ce que ça veut dire « Le sens que le Ministère a choisi ? » A l'intérieur d'un programme, le professeur est tout à fait libre d'appliquer comme il l'entend ce programme. Vous avez parlé de la Méthode Freinet mais cela est nuancable à l'infini : il y a la méthode proche de Freinet, la méthode libérale ou autre. A priori vous avez tort d'être méfiants parce qu'il y a des pédagogues Freinet qui vous « posséderont » et des pédagogues « non-Freinet » qui ne vous posséderont pas.

J.F. 1<sup>er</sup> : Je ne pense pas qu'on puisse appliquer la méthode Freinet en disant : « Voilà, il faut que vous participiez, vous avez ce programme où vous pouvez choisir ce qui vous intéresse ». Non, il faut que les choses viennent de l'élève lui-même.

— Le professeur : Oui. Mais quand il n'y a rien dans l'élève, que faut-il en tirer ? Il faut passer un trimestre à chercher ce qu'on pourra faire ?

— Un autre professeur : L'éducation commence par du temps perdu : il faut savoir attendre.

G. 3<sup>ème</sup> : Oui. On a passé des séances à discuter, à se remettre en question et c'était apparemment du temps perdu mais nous pouvions attaquer l'année avec plus de force.

— Un professeur : Dire que les programmes sont libéraux ou non est difficile. On peut tout juste constater qu'ils sont vastes et que chacun peut y trouver son inspiration.

G. 3<sup>ème</sup> : Ils ne sont pas libéraux. En français, en histoire, ils sont faits selon une orientation bien précise.

Pourquoi passe-t-on tout juste un cours à étudier la Commune ?

— Le chef d'établissement : La dernière instruction précise que le professeur est entièrement libre de choisir, avec ses élèves, les questions qui les intéressent. Vous pouvez discuter de l'orientation, mais il ne faut pas non plus ignorer ce qui existe.

— Un professeur : Mais cela ne date que depuis l'an dernier.

— Un professeur : Il n'en reste pas moins que les techniques Freinet peuvent se pratiquer dans le cadre des instructions officielles et depuis longtemps.

J.F. 1<sup>er</sup> : L'essentiel est de former des gens qui ont de l'esprit critique. Mais je suis d'accord avec le monsieur qui disait tout à l'heure que, d'abord, on refuse ce qui nous est officiellement proposé.

G. 3<sup>ème</sup> : Je donne un exemple pour prouver qu'il faut se méfier. Je suis dans un lycée technique. Au premier cours d'économie, on me dit : « Vous serez un technicien, vous devez travailler individuellement et la nation a besoin de techniciens ». Ça m'a choqué. Il y a une différence entre la méthode Freinet et ça. « Travaille pour toi pour être un bon technicien dont la société a besoin », voilà ce qu'on nous dit.

G. 3<sup>ème</sup> : La méthode Freinet, disent les uns, peut entraîner à la formation de contestataires, Madame dit qu'elle compte, par cette méthode, intégrer les élèves à la société. Quel est donc le véritable but de la technique Freinet ?

— Le chef d'établissement : Il n'y a pas d'équivoque. Être un bon citoyen, c'est être capable de juger la société dans laquelle on vit, c'est avoir un

engagement civique, même si cet engagement conduit à la transformation de cette société. La pédagogie Freinet permet de former des bons citoyens.

G. 3<sup>e</sup> : Mais qu'appelle-t-on aussi bon citoyen ?

— Le professeur du technique : Un homme. Celui qui saura être un père de famille, un consommateur, un acheteur. Un homme qui saura se sortir d'affaire, honnêtement, à sa mesure...

G. 3<sup>e</sup> : Et quel sens donnez-vous au mot « participation » ?

— Le professeur : Je pense à l'idée de faire participer au travail en classe ; je voudrais qu'ils aient des initiatives.

— Un professeur : L'échec de la participation que vous soulignez ne vient-il pas de ce que vous partez d'articles de journaux, donc d'opinions d'adultes préétablies qui conditionnent la pensée des adolescents ? Ne vaudrait-il pas mieux partir de leurs opinions ? De leurs expériences personnelles ? Et peut-être qu'après, ils auront envie de confronter leurs expériences personnelles avec celles des écrivains ou des journalistes, ou avec celles d'autres adolescents.

— Le professeur : Ah... Enfin ils partent d'articles et comme ça, ils sont obligés de lire.

G. 3<sup>e</sup> : Mais ce qui compte c'est d'associer ses lectures avec sa propre vie. C'est pas d'obliger. Il ne s'agit pas de duper les élèves.

— Le professeur : Il s'agit pour moi de les intéresser. Par exemple, ils ont voulu aborder l'éducation sexuelle. Bon. Je me suis renseignée. J'ai fait venir un spécialiste de ces questions

pour dialoguer avec eux...

G. 3<sup>e</sup> : Croyez-vous qu'ils auront confiance en quelqu'un parce qu'il est spécialiste et qu'il va débarquer comme ça dans la classe ? Parce que pour arriver à dialoguer avec quelqu'un, et surtout un adulte, il faut avoir confiance en lui et le connaître, avoir dépassé un certain stade de relations avec lui.

J.F. 1<sup>er</sup> : Oui, je crois que le spécialiste n'est pas obligatoirement le mieux placé pour parler de certaines choses. Tout est au niveau de la confiance. Même entre nous le problème se pose.

— Le professeur : Oui. Mais les spécialistes qui viennent n'arrivent que sur la demande de la classe.

G. 3<sup>e</sup> : Mais si c'était eux-mêmes qui cherchaient à résoudre ces problèmes plutôt que d'attendre la bonne parole de quelqu'un qui viendrait leur apporter des solutions, « ses » solutions ? Il faudrait faire réfléchir avant tout.

*Le compte rendu du débat et les photos sont de J. Dubroca.*

*Pour tout renseignement sur les commissions départementales Second degré de l'ICEM Pédagogie Freinet, s'adresser à ICEM - B.P. 251 - 06/Cannes.*



## EN GUISE DE CONCLUSION

Nous risquons de partir maintenant sur un assez mauvais terrain étant donné qu'il nous manque un élément essentiel de réponse qui est : comment devient-on pédagogue Freinet? De quel type d'inquiétude part-on? Il me semble qu'il y a là-dessus autant de réponses qu'il y a de pédagogues Freinet. L'un c'est parce qu'il a rejeté l'enseignement qu'il a reçu, le second c'est parce qu'il est heureux de tel type d'éducation rencontré dans sa jeunesse, tel autre c'est parce qu'il s'ennuie dans sa classe et qu'il n'en peut plus de ce qu'on lui demande de faire. Je crois qu'il faut tenir compte de tout cela pour ne pas tomber dans les procès d'intention.

Un pédagogue Freinet, lorsqu'il commence, ne doit pas savoir où il va car la pédagogie Freinet pourrait être,

à l'extrême, une pédagogie qui refuserait tout, y compris les principes de Freinet, pour laisser à chacun faire sa recherche et commencer à grimper à son rythme son escalier.

Par définition la pédagogie Freinet forme des individus et donc des gens aptes à accepter ou à refuser un certain nombre de choses venues du groupe. Mais on peut très bien former, par cette pédagogie, des indifférents aux problèmes économiques et sociaux. La pédagogie ne suffit pas à la vie...

### LE MOT DE LA FIN

— Le professeur de l'Enseignement Technique : Enfin, nous avons pu parler à des élèves, et ils nous ont parlé...